

## LES CAVALIERS DE LA PLUIE

Ma plus belle randonnée à cheval a commencé sur le canal de Nantes à Brest, dans des conditions pourtant difficiles. La première étape d'une série de huit devait être une simple mise en jambes pour nos six montures et leurs cavaliers, vingt-cinq kilomètres environ entre Rohan et Josselin. J'ai toujours pensé que le canal était l'endroit idéal pour commencer une telle aventure. Il s'en dégage une atmosphère particulièrement reposante, hors du temps, qui permet tout de suite de se vider l'esprit, de revivre au rythme du pas des chevaux et des écluses, au fil de l'eau, sous les branches de hêtre, de chêne, de tilleul, d'acacia, de frêne, de saule ou de peuplier. J'étais donc particulièrement heureux d'avoir convaincu mes amis de démarrer notre périple dans cet environnement superbe. Ça se passait aux alentours de Pâques, une période où la météo peut réserver des surprises. Nous n'en étions pas à notre première expédition et d'année en année nous avons amélioré notre équipement. Notre groupe originaire de Trégastel, Perros-Guirec et Trébeurden, était composé de deux cavalières et de quatre cavaliers. Il y avait là Françoise qui montait un petit cheval Pottok, Marylène sur son Connemara gris, Didier et sa jeune Arabe alezane, Roger sur son infatigable et redoutable jument à la robe aubère, Yves et son fougueux Fentus d'origine inconnue, un PPDAH comme il avait coutume de dire, comprenez Pur Produit De l'Amour et du Hasard, et enfin moi-même sur la plus belle des juments, un croisement de cheval arabe et portugais. Chacun avait participé à l'organisation, qui à la réservation des gîtes, qui au traçage et aux photocopies des cartes, qui au transport des équidés, qui encore au ravitaillement. Dès le matin, nous avons chargé les chevaux dans un camion spécialement équipé. Ce dernier ne pouvant embarquer tous les cavaliers, notre ami Gérard avait accepté de conduire quatre d'entre nous sur la ligne de départ, à Rohan, au pied de la Chapelle Notre Dame de Bonne Rencontre.

Nous commençons tout juste à seller nos montures quand il se mit à pleuvoir. Il n'était pas nécessaire d'être un météorologue averti pour comprendre que la couleur sombre des nuages associée au manque de vent ne présageait rien de bon. Très vite, chacun enfila son imperméable de coton huilé, conçu pour recouvrir tout le corps de la tête aux pieds, ou son poncho de toile plastique indéchirable, selon ses préférences. Une dizaine de minutes plus tard, une caravane multicolore de cavaliers vêtus de jaune, de bleu, de vert, de beige ou de marron s'ébranlait péniblement, chacun tenant son cheval à la main. Une pluie grasse, tombant à la verticale, nous accompagnait, et lorsque Gérard nous fit signe avant de reprendre la route, je me pris à lui envier son monospace protégé. Sans grand enthousiasme, nous nous décidâmes à monter à cheval, au niveau de l'écluse de Timadeuc. Le chemin de halage, entièrement détrempé, avait pris la

même couleur que celle du canal. Le paysage, habituellement si souriant, virait au vert glauque et au gris déprimant. Même au trot nos chevaux gardaient la tête basse. L'eau giclait sous leurs sabots. La pluie commençait à s'infiltrer autour de nos cous, dans nos chaussures ou dans nos bottes. En dehors de nous, pas un promeneur n'avait osé s'aventurer sur le canal. Au bout d'une heure et demie, nous commençâmes à chercher un endroit un peu abrité pour le pique-nique, mais en vain. C'est donc sous la pluie que nous fîmes honneur au pâté fait maison que Didier nous avait apporté et qui nous redonna le moral pour reprendre la route, bien que même le vin rouge eût pris le goût de l'eau. Nous venions de nous remettre en selle lorsqu'une femme fort obligeante, vraisemblablement apitoyée par nos silhouettes détrempées, sortit de la maison de l'écluse suivante et nous invita à prendre le café chez elle. Une véritable aubaine ! Mais quelle ne fut pas notre surprise, alors que nous avions déjà pour certains d'entre nous enlevé nos pieds des étriers, d'entendre Yves qui menait le groupe à ce moment précis lui répondre : « Non merci, on a de la route à faire, on ne peut pas traîner ! » Aussitôt, dans un accès d'autoritarisme que nous ne lui connaissions pas, il démarra au trot et nous n'eûmes d'autre choix que de suivre.

À la première occasion, je m'arrangeai pour passer devant. En effet, la carte indiquait que le Bar de Cadoret était tout proche et il était hors de question de ne pas nous y arrêter, non pour nous sécher, car le mal était fait et nous étions tous trempés de la tête aux pieds, mais pour souffler un peu et boire quelque chose de chaud. Ouf, le bar était ouvert ! Lorsque les premiers cavaliers firent irruption dans le café, la patronne en fut complètement éberluée : « Quelle idée de vous promener à cheval sous un temps pareil ! On dirait que vous êtes obligés ! » Elle n'avait pas tort et nous lui répondîmes qu'effectivement tout était prévu, que nous avions réservé nos vacances, les gîtes, pour un périple de huit jours. Sa seconde pensée fut pour les chevaux : « Et vous les laissez sous la pluie, c'est honteux ! » Là aussi, une explication était nécessaire et il fallut préciser que tous nos chevaux appartenaient à des races rustiques, qu'ils vivaient dehors toute l'année et que malgré tout, pour eux comme pour nous, nous espérions que le temps allait s'améliorer. Grâce à Françoise et Marylène, le contact finit par passer et nous pûmes nous détendre autour d'un café fumant, pour remplacer celui dont Yves nous avait privés une heure plus tôt. À regret, nous quittâmes la chaleur du Bar de Cadoret. Roger proposa de mener le groupe, au trot afin d'arriver au gîte de Josselin le plus vite possible. Je le suivais en gardant mes distances, car nous nous méfiions tous d'Urvane, sa jument acariâtre. Hélas, au bout d'un quart d'heure à cette allure soutenue, la mienne se mit à tousser et il fallut reprendre le pas qu'elle avait fort heureusement très alerte.

Nous atteignîmes Josselin peu avant dix-sept heures, sans avoir croisé âme qui vive, sous une pluie diluvienne et incessante. Nous installâmes les chevaux à proximité du gîte, dans un paddock qui aurait pu convenir avec une météo plus clémente, mais qui, au vu des conditions déplorables, se transforma rapidement

en borbier. Après avoir distribué aliment et foin à nos montures, nous investîmes le gîte en étalant nos imperméables et nos vêtements détrempés afin de les faire sécher. Ventilation et chauffage tournaient à fond dans une atmosphère de sauna. Vers dix-huit heures, la pluie commença à faiblir et nous en profitâmes pour visiter la belle ville de Josselin et dîner dans une crêperie, au sec. Une fois rentrés au gîte, après un coup d'œil sur les chevaux occupés à manger leur fourrage, nous nous affalâmes sur nos lits pour dormir d'une traite.

Fidèle à mon habitude, je me réveillai le premier, vers six heures. Je suis plutôt matinal, et surtout, je suis très lent à me préparer pour la journée et à refaire mon paquetage. À peine avais-je fini de me raser que Roger me rejoignit, prêt à sortir. Un rapide tour d'horizon des lieux m'indiqua qu'il avait déjà emballé toutes ses affaires, tandis qu'Yves faisait chauffer le café. J'entrepris de remettre mes bottes pour accompagner Roger, mais là, surprise ! Si elles étaient à peu près sèches, le cuir avait durci. Impossible de les enfiler ! À force de m'entendre pester, Marylène et Françoise se réveillèrent. La seconde, me voyant à la peine, me conseilla de m'envelopper les pieds de sacs plastique, en m'assurant qu'ils glisseraient sans problème dans mes bottes. Un peu dubitatif, je finis par m'exécuter et dans la minute qui suivit, j'étais debout, parfaitement chaussé. Et là, je me retrouvai nez à nez avec Roger qui revenait déjà de son inspection matinale, le visage défait :

- Il en manque un, enfin une !
- Une quoi ? demanda Yves.
- Une jument.
- Laquelle ?
- Urvane, et c'est bien ce qui m'inquiète. Je me demande même comment ils ont pu l'embarquer. Rien n'a été arraché. Le fil de clôture est bien en place, les poignées aussi.

Visiblement, il ne plaisantait pas. Nous comprenions d'autant mieux son désarroi que nous savions tous que sa jument Urvane était peu sociable. Dans la journée, Roger ne la quittait jamais de l'œil de peur qu'un enfant ou même un adulte ne s'en approchât. Elle était pourtant née chez lui et il s'en était soigneusement occupé depuis le début, aidé de son fils cadet Olivier. Mais voilà, ça n'avait pas tout à fait marché comme prévu : si Urvane était très allante, d'une endurance à toute épreuve, avançant d'un pas léger, sans bruit, en revanche elle avait un comportement agressif, voire dangereux, avec les autres chevaux et surtout avec les humains, y compris ses propriétaires. Roger était donc doublement inquiet.

Voilà qui changeait tout pour notre randonnée. Chacun reprit vite ses esprits. Il fut convenu que Roger et Didier s'occuperaient de prévenir les cavaliers du secteur et la gendarmerie, en insistant bien sur le caractère peu avenant de la jument et sur les risques encourus par ceux qui s'aventureraient près d'elle. Pendant ce temps, Yves et Françoise se chargeraient de trouver un cheval de rechange chez un ami et de prévenir les gîtes que toutes nos étapes étaient

retardées d'un jour. Marylène et moi avions pour missions de vérifier que nous pouvions rester une nuit de plus à Josselin, de faire quelques courses d'appoint, de préparer les repas, d'appeler un vétérinaire et de soigner les chevaux. La journée passa à la vitesse de l'éclair sous un temps relativement clément, sans pluie, bien que le ciel restât gris. Par contre, le paddock était de plus en plus boueux. Enfoncés presque jusqu'aux genoux, nos chevaux avaient pris des allures de poneys Shetland. Vers dix-neuf heures, Alain nous rejoignit avec en remorque un cheval tout frais pour Roger. Il resta passer la nuit avec nous, fort heureusement.

En effet, le lendemain matin au réveil, le scénario de la veille se répéta, l'épisode des bottes en moins. Roger sortit jeter un coup d'œil sur les chevaux et revint quelques secondes plus tard :

- Il y en a un de trop !
- Quoi ? demanda Didier en se réveillant.
- Urvane est revenue !

Roger ne plaisantait pas davantage que le matin précédent et chacun put constater tour à tour qu'il y avait bien sept chevaux dans le paddock. Alain rechargea sa monture dans son van et remonta vers le Trégor. Sous un soleil radieux, nous reprîmes la route le long du canal qui avait retrouvé tous ses atours et s'offrait à nous dans sa perfection rectiligne réparatrice. Roger, tout aurolé de son succès, caracolait en tête, les autres cavaliers préférant garder leurs distances. Après tout, sa jument était sûrement revenue « toute seule » en raison de sa mauvaise réputation. Nous quittâmes le canal à regret quelques kilomètres plus tard, pour poursuivre un périple fabuleux de Saint-Jean Brévelay à Gourin en passant par les Landes de Lanvaux, Poull Fetan, la Forêt de Pontcallec, les Roches du Diable, le Pays Pourlet, les chapelles du Faouët et les Montagnes Noires.

Deux ans plus tard, Roger disparaissait. Urvane, sa jument irascible, ne trouva pas preneur et en désespoir de cause elle fut placée au cœur de la Bretagne, chez un éleveur disposant de plusieurs centaines d'hectares, en pleine nature, parmi des dizaines d'équidés en liberté. Si j'étais cavalier d'endurance, je n'hésiterais pas à m'y rendre, afin de voir si par hasard elle n'a pas donné naissance à un poulain plus aimable qu'elle. Je le ferais débourrer et l'entraînerais au trot le long du canal, le matin à la fraîche pour ne pas déranger. De Nantes à Brest, frôlant les branches des grands hêtres qui bordent le chemin de halage, j'alignerais kilomètres et écluses, même sous la pluie.

*Trégastel, juillet 2011*

*Loïc Le Guillouzer*

---

*À la mémoire de Roger, cavalier philosophe sans bruit et sans reproche, trop tôt disparu.*